

JIMMY IS ALONE

Du même auteur

Johnny 2008

Black Friday 2001

Jim Mac Caw

Jimmy is

alone

REMEMBER JIMMY

Jimmy venait d'écrire cette phrase sur le mur de sa cellule. Il était effectivement seul, désespérément seul. Pourtant, il y avait les autres, tous les autres qui attendaient comme lui. Qui mourraient lentement à petit feu. Sa solitude froide et glacée achevait de le mener aux enfers qui n'attendaient que cela. Il ne pouvait s'empêcher de songer et de s'interroger sur son sort :

Qu'avait-il fait pour mériter cette fatalité ?

Cette fin dramatique ?

Cette mort absurde et imméritée.

Les autres, autour de lui, avaient tué, volé, violé, battu à mort de pauvres innocents. Mais lui, n'avait fait que se défendre de ces garces, de ces salopes qui lui avaient bousillé sa vie alors qu'il ne demandait rien à personne. Maintenant, il pourrissait

dans cette prison de merde, attendant le petit matin, le fameux jour où on l'emmènerait de force s'asseoir sur cette putain de chaise pour griller à tout jamais. Depuis qu'il était dans ce couloir de la mort, les nuits étaient immuables et tragiques, pareilles à des cauchemars sans fin, éternellement recommencés.

Il se préparait à ce sommeil avec un rite particulier. Il se lavait les dents lentement et consciencieusement, puis se coiffait, se mirait dans la glace, cherchant les signes de son vieillissement qu'il pensait accélérer par cette dernière épreuve. Il se trouvait pas mal et regrettait déjà cette comparaison superflue. Il tournait, et retournait dans la cellule trop exigüe. Le sommeil ne venait pas, c'était habituel. Il n'avait pas fait grand chose et n'était pas fatigué. Puis, il pensait sans cesse à cette question lancinante et cruelle qui lui déchirait le cerveau :

Etait-ce la dernière nuit ?

Demain, peut-être, je ne referai plus jamais ces gestes familiers.

Je ne distinguerai plus ma petite gueule sympathique dans le miroir.

Terminé, fini, end pour toujours.

Il apercevait la manchette des journaux avec comme titre :

John Brown a été exécuté ce matin.

John Brown, ce parfait inconnu, cet usurpateur d'identité, ce voleur de vie, ce brigand de bas étage, ce fantôme, ce catafalque qui m'avait englouti.

Alors l'insomnie s'installait avec son cortège de souvenirs qui s'affairait à nourrir ma déraison de sempiternels regrets plus amers les uns que les autres. Au fil des heures, une somnolence me gagnait et finissait par dominer la rancœur, il fallait dormir tout de même en espérant vaincre la fatale malédiction. Alors,

on pouvait se laisser aller et presque tous le faisaient dans cet endroit si sinistre.

Soudain, on s'endormait rapidement, un somme étrange, lourd, et léger à la fois. Tentant de chercher une liberté ancienne et guettant le moindre signe ou l'heure fatidique est encore lointaine. Sommeil bizarre, entrecoupé de léthargie immensément profonde et de réveil à demi conscient. Et puis, vers quatre heures, l'heure tant redoutée et méprisée se pointe juste avant le lever du soleil. Le repos est léger et les rêves ont tout à fait disparus. Tous les détenus sont réveillés ainsi que leurs gardiens. Tous redoutent la réalité de leur châtement. Un silence trouble et oppressant règne dans le couloir. On entend les souffles courts, les mouvements brusques, les gémissements craintifs. Parfois un sanglot, une prière, un appel au loin. Nous sommes tous étendus comme des morts, des morts encore

vivants. On guette en redoutant un bruit de pas, une bousculade légère, un brouhaha d'une curieuse assemblée cosmopolite.

Mon souffle est court, une sueur mortelle et glacée coule le long de ma nuque, je tremble de froid et de peur. Je n'ose bouger, espérant ne pas attirer le malheur sur ma personne. Je voudrais devenir invisible, mieux même, ne pas exister ou être déjà mort. Nous sommes tous ainsi, allongés raides morts et encore en vie. Humbles à garder cette étincelle de pauvre destinée, cet espoir, cette grâce qui ne viendra jamais, et pour cause. Dans cet état comme dans beaucoup d'autres, un meurtre est un crime et il doit être puni comme tel par l'exécution définitive du condamné.

Pourtant nous espérons en l'âme humaine, comme nos victimes ont espéré, elles aussi. La mort nous est inacceptable, pas comme cela, pas maintenant, pas programmée. Elle doit rester une issue secrète, promise, inéluctable mais dont la fin, le lieu

et le dénouement doivent nous rester inconnue. La chaise électrique nous est inconcevable dans l'attente d'une fin redoutée et détestable.

Dans ce petit matin quotidien, le sempiternel rituel recommençait avec son cortège de fantômes et de déraisons.

Au alentour de quatre heures du matin, les détenus se réveillaient insensiblement et ce, sans faire le moindre bruit.

On le sentait à l'atmosphère qui avait un ' je ne sais quoi '.

Pourtant aucun bruit net ne troublait l'ensorcelant silence mais des murmures esquissés, des respirations tendues et un imperceptible brouhaha.

Pour cause, chacun guettait le moindre signe, la plus petite sonorité, une résonance quelconque, un bruit sourd, feutré, un son mal étouffé, qui aurait trahi les intervenants de l'exécution programmée au petit jour. Alors, les condamnés respiraient lentement, doucement, silencieusement, emmagasinant cet air

chargé d'émotion à pleins poumons. Epiant avec une peur sournoise collée au ventre, l'arrivée des officiels de la cérémonie promise depuis si longtemps de la mort imminente. Seule la lune éclairait par son halo feutré les cellules et le couloir de la mort. Elle rendait l'atmosphère électrique, comme un orage qui gronde sans tonner et les êtres qui peuplaient ce recoin étaient pareils à des bêtes attendant l'abattoir dans le petit jour naissant.

Ils étaient devenus des animaux constamment traqués, des hommes aux abois, des êtres apeurés, tremblants, presque morts de tous ces petits matins ratés et éternellement sauvés. Ils savaient tous que ce n'était qu'une question de temps et qu'il leur était compté, décompté même s'il n'en connaissait pas le terme. Jimmy était comme eux, tremblant, priant, maudissant ces rencontres et cette dernière qui aurait fatalement lieu un matin comme celui-ci, comme beaucoup d'autres.

Depuis qu'il était emprisonné dans ce pénitencier, il avait assisté à trois exécutions et à chaque fois le même scénario s'était déroulé. La procédure habituelle lui avait déchiré les entrailles. Les cris de ces compagnons, leurs pleurs, les appels à la clémence, lui avaient mis les nerfs à vif pour l'éternité.

Il avait vu ces corps que l'on traîne et qui s'accrochent aux grilles, qui pleurent, qui supplient leurs bourreaux en vain. Les actes officiels sont déclinés sans haine et sans passion par un homme qui ne juge pas, qui ne condamne pas mais qui exécute une sanction implacable et incroyablement juste pour des crimes souvent abominables. Las le condamné sanglote, se lamente, implore, larmoie, jure qu'il ne le refera plus. Parfois untel se prend pour un innocent et clame haut et trop fort sa non-culpabilité, son innocence, l'erreur judiciaire, l'acharnement de la police, de l'état, des blancs, des noirs, il demande grâce à dieu, à Marie et tous ses saints. Il n'y a guère

d'innocents en cet endroit, seulement des gens qui veulent trop bien y croire, de toutes façons c'est tout ce qui leur reste pour espérer le paradis. Croire à son innocence et se persuader d'en être un envers et contre tout.

Ils étalaient à l'assistance toute complaisance avec une lâcheté et une veulerie cupide et effrayante.

Pourtant, il y avait des durs parmi ceux là, des vrais de vrais, mais jusqu'à quel point un homme est-il une bête sanguinaire ?

La réponse était là, implacable. A l'approche de leur fin, ils redevenaient des êtres humains. Ils cherchaient à devenir des victimes, se rappelant peut être les suppliques de leur proie.

Mais, leur compassion n'était que pour leur sort, triste et criminel en soi. La victime qui avait payé pour leurs penchants était morte et enterrée. Elle ne resurgissait que pour se faire pardonner leurs offenses. Alors en guettant le moindre bruit, on se préparait inconsciemment au pire, du moins pouvait-on

encore espérer après que l'on n'était pas le prochain. Un égoïsme cruel s'emparait alors de tous ces hommes et leur insufflait une joie courte et intense qui intensifiait le malheur de celui qui était alors l'élu.

Jimmy tremblait de trouille pour ce destin injuste et cruel. Car lui, n'avait rien demandé, il n'était pas innocent, mais pas coupable non plus. On était venu le chercher dans sa petite vie, son petit chemin tranquille.

Pourquoi lui parmi tant d'autres ?

Rien, sinon se trouver à l'heure et à l'endroit où il ne fallait pas être, c'est tout. A cet instant une nostalgie de sa vie passée se propageait dans son être et il avait envie de pleurer comme un enfant, comme le petit bébé qu'il avait été, qu'il n'était plus. Parfois on entendait des pleurs dans une cellule et on savait qu'untel avait craqué et pleurerait sur son sort comme pour mieux l'accepter.

Qui pleurerait pour eux l'instant venu ?

Puis l'heure fatidique passée, les détenus commençaient à bouger, à respirer, à faire du bruit pour se sentir encore vivant. A se replonger dans un sommeil bienheureux et lourd, sans cauchemar et presque en rêvant. Il fallait bien vivre malgré tout, une journée de plus avant de reprendre le chemin de la nuit crainte et tant redoutée.

Enfin, maintenant l'instant appréhendé est terminé. Pas d'exécution pour aujourd'hui, encore une journée, encore une. On peut se rendormir très vite avec des rêves plus profonds et encore marqués par les réalités à venir. Mais c'est déjà mieux que rien.

Jimmy se tourna vers le mur maintenant, regardant l'étrange inscription et se plongeant dans ses souvenirs pour mieux s'en délivrer.

La rencontre

J'étais heureux avant ces événements, j'avais vingt huit ans et c'était un bel âge. Je projetais ma nonchalance et ma silhouette sympathique sur les murs de cette ville comme l'avaient fait tant d'autres avant moi.

Je ne travaillais pas vraiment, je rendais des services à droite, à gauche. Je prenais les paris pour un bookmaker, un certain Walters, j'étais payé aux commissions, je me faisais entre cent et deux cent dollars par semaine. Je faisais quelquefois des filatures pour Harry Morgan, un copain de mon père qui tenait une agence de détectives privés vers South Boulevard. C'était un noir et il avait parfois besoin d'un blanc comme mézigue pour filer les couples illégitimes. C'était un vieux pote de mon dabe. Ils se connaissaient depuis le service militaire effectué ensemble dans le pacifique. J'adorais ce type de boulot, pour

moi c'était une franche rigolade, surtout la découverte des deux corps emmêlés jurant par tous les dieux leur innocence.

Je rendais d'autres menus services plus ou moins avouables mais pas de trucs condamnables. J'étais heureux ainsi jusqu'à cette rencontre, cette sacrée soirée, cette confrontation avec cette si belle garce. Cette vamp voluptueuse, cette mante religieuse qui allait me dévorer.

Le temps libre qui ne m'était pas compté, je le passais à draguer les beautés environnantes de L.A, avec mes nombreux potes. Ils y en avaient à cette époque. Des tas de filles descendaient vers Hollywood pour rencontrer la gloire et la fortune. Beaucoup de prétendantes et peu d'élues. Elles étaient des proies faciles pour le prédateur que j'étais à cette époque. Elles étaient perdues les chères anges dans une cité bien trop grande pour elles et elles allaient s'y fourvoyer. Elles arrivaient de leur campagne avec leurs rêves, rapidement la réalité et

l'arrivisme de Los Angeles étaient bien difficiles à supporter pour ces campagnardes. Elles cherchaient un peu de tendresse, de chaleur parmi les bonnes âmes de L.A, j'en étais. Il fallait bien qu'elle s'habitue à autre chose, qu'elles abandonnent leur rêve de star et redescendent sur terre. Elles finiraient, serveuse de bar, secrétaire, au mieux strip-teaseuse pour encore croire au ciel, parfois sur le trottoir pour se perdre dans l'enfer.

Je finissais mes soirées dans ces boites pour starlettes pas encore déchues. Ce fameux soir, je crois que je revenais du Blue Moon ou du Star Black, enfin cela n'a pas d'importance. Je me rappelle que j'étais assez crevé, je n'avais pas envie d'une fille, il devait être deux heures du matin à peu près. J'avais laissé ma Pontiac cabriolet près de mon logement à son emplacement habituel. Je logeais à Square Hill, un ensemble de petits bâtiments perdus dans la végétation dense. C'était un chouette coin. Les petits immeubles étaient disséminés sur une

petite colline qui dominait L.A. On garait les voitures en bas, sur un vaste parking et on empruntait des escaliers pour rejoindre son appartement. Je montais les marches en respirant les senteurs des plantes qui se répandaient dans l'air ambiant. C'était une belle nuit, chaude avec un ciel merveilleusement étoilé. J'étais arrivé sur mon palier et m'apprêtais à ouvrir quand elle est apparue.

Elle était cachée dans le renfoncement vers les bougainvilliers. J'ai d'abord senti une présence et j'ai relevé la tête. La lune était derrière elle et illuminait sa silhouette parfaite. La masse de ses cheveux blonds faisait comme une auréole et entretenait l'illusion d'une apparition divine. J'ai immédiatement été saisi d'un trouble délicieux, d'une envie de la prendre dans mes bras et qu'elle m'emporte au paradis. Elle tenait une cigarette au bout de son bras replié vers sa bouche et m'a demandé du feu avec un regard de braise. Je lui ai tendu

mon briquet allumé vers son visage et l'espace d'une flamme j'ai aperçu ses traits.

C'était une vraie blonde. Un visage régulier avec une mâchoire carrée qui lui donnait un air volontaire. Des yeux bleus immensément profonds. Tout le pacifique nageait dans ses prunelles. Un nez droit et légèrement retroussé, des lèvres charnues et sensuelles. Elle était plus que belle, attirante, sexy, affriolante. On avait envie de la prendre comme une chienne. Profiter de son corps et de tous les prémisses de ce fruit mûr et à prendre. Je ne sus dire que :

« Qui êtes-vous ? »

« Que faites-vous ici ? »

Elle répondit d'une voix chaude et lascive, un peu rauque comme une femme sur le point de jouir :

« Etes-vous M. Conner ? »

« Oui, c'est lui-même, que me voulez-vous ? »

J'étais passablement intrigué par la présence de cette superbe créature patientant dans l'ombre de mon palier à attendre ma venue.

Elle ne répondit que :

« Entrons, nous serons mieux pour parler. »

J'ouvris ma porte en grand et elle entra d'un pas léger, aérien.

La lumière se répandit dans la pièce, elle jeta un coup d'œil alentour comme un fauve cherche sa proie. Elle choisit un grand canapé aligné sur le mur du côté et partit s'asseoir. Elle me fit face et s'assit en croisant haut les jambes. Le crissement de la soie me parcourut l'échine, j'étais électrisé.

Elle était magnifique. Impudique ainsi le corps abandonné dans le divan avachi de mon célibat. Elle était grande et fine, vêtue d'une robe noire moulée sur une poitrine orgueilleusement opulente et sur un corps parfait. Ses jambes longues et fuselées étaient gainées de bas noirs d'un bel effet. Le tout était

couronné d'une crinière flamboyante avec un visage de femme fatale. De grands anneaux pendaient à ses oreilles et renvoyaient des éclats de blondeur incroyablement merveilleux. On aurait dit une star de cinéma. Pour moi qui ne fréquentais que des starlettes trop anonymes, c'était un songe que de voir une de ces créatures assises dans mon salon, sur mon sofa. Par la fenêtre sur le côté j'apercevais les lumières de L.A et je savais par la même que ce n'était pas un rêve.

Je repris mes esprits et lui demanda si elle désirait boire un verre.

Bien sûr, c'est gentil.

Répondit-elle.

Un whisky sec.

Je servis deux verres de ce breuvage et lui en tendis un.

Elle le prit délicatement. Elle avait des mains qui paraissaient immenses avec des ongles démesurément longs peints d'un

rouge éclatant. Je la vis de plus près. Elle était dans sa trentaine et étalait sa beauté dans toute sa gloire. C'était une femme dans la plénitude de sa splendeur et elle ne s'en cachait pas, bien au contraire. Elle l'étalait d'une manière ostensible pour mieux jouir de l'effet produit, et plus l'effet était favorable et plus elle en rajoutait de mouvements de tête, de bras, de corps. Chaque mouvement était induit pour plaire et provoquer le trouble de ses partenaires. Elle devait y réussir à chaque fois. C'eut été un comble d'y résister. Chaque homme devait penser qu'il réussirait à la satisfaire ou au moins l'amener une fois, une seule dans son lit.

Elle but une petite gorgée tel un chiot qui lape lentement son écuelle puis reposa le verre encore plein d'un geste négligent sur la table basse. Elle se redressa et me fixa avec une moue interrogative. J'étais assis sur le bras du fauteuil et ne cessais

d'admirer sa plastique superbe. Elle s'en aperçut brusquement et décroisa ses jambes et ramena sa robe vers ses genoux.

M. Conner, j'ai besoin de vos services.

Me lança-t-elle.

Je suis à votre disposition, répondis-je.

Elle se mordit les lèvres et je pus admirer une denture parfaite avec de petites dents cristallines et bien plantées.

Voilà, je serais directe avec vous. Je suis mariée depuis bientôt cinq ans. Hum, c'est délicat à dire, mais je crois qu'il me trompe avec une jeune femme, une très jeune. Je, je voudrais en être certaine. On m'a donné votre nom, en me disant que vous étiez un spécialiste de ce genre de choses. Enfin je veux dire, que vous savez réaliser ce genre d'enquête en toute discrétion. Je vous donnerai mille dollars pour cette opération. »

Elle me regardait étonnée et gênée par cette démarche qui devait être inhabituelle pour elle. J'étais stupéfait par cette annonce, comment pouvait-on tromper cette superbe femme avec une autre. J'étais ébahi. Je l'interrogeais du regard, elle baissa les yeux et rajouta :

Cette affaire doit restée entre nous. Je vous demanderai en contre partie d'être d'une discrétion exceptionnelle, vous garderez cette histoire pour vous. Surtout n'en parlez à personne d'autre. Je désire ne pas ébruiter cette histoire, vous comprenez ?

Oui, ne vous en faites pas, je serais muet comme une tombe.

Je pensais, pour mille dollars j'aurais fait beaucoup de choses, licites et illégales éventuellement. Je repris :

Comment est votre mari ?

Où réside t-il ? »

Elle se pencha sur son sac et sortit une photo en disant :

Voici une photographie de mon époux prise il y a environ une année. Il se nomme Robert Palmer, il est âgé de cinquante deux ans et nous habitons à Beverley Hills au 54 de Sunset Boulevard. Tous les matins, il part à huit heures de la maison pour se rendre à sa société de production à Kelvin road, au 107. Il a un bureau au septième étage. Il rentre vers vingt heures à notre villa. Vous connaissez son emploi du temps. A charge pour vous de le suivre sans vous faire repérer et de localiser sa maîtresse afin que je me rende compte de la réalité. Voilà votre avance.

Elle déposa sur la table basse dix billets de cent dollars qu'elle sortit de son sac prestement. Elle se recula ensuite pour juger de l'effet provoqué. C'était une sacrée somme pour moi à cette époque. Elle recroisa les jambes et le crissement déjà entendu

provoqua un émoi encore plus grand. Elle électrisait mes sens et la nuit ne faisait que commencer. »

Quand se revoit-on ?

Lui adressais-je avec un regard fiévreux.

Je reviens la semaine prochaine, même heure, même jour. J'espère que vous aurez du nouveau. Je vous attendrai sur le perron, dans les bougainvilliers, leur parfum est envoûtant. Il m'a grisée par moment.

Son regard en disait plus qu'elle n'en racontait, elle était enjouée, gaie, comme débarrassée d'un grand fardeau, terriblement tentante pour un séducteur. J'allais l'entreprendre quand elle ajouta en regardant sa montre ourlée de diamants :

Il faut que je parte, il est tard. Pas un mot à quiconque M. Conner et à la semaine prochaine.

Je voulus la raccompagner mais elle connaissait le chemin, elle disparut dans l'escalier avant que je puisse

esquisser un geste. Je suis resté un long moment sur ma porte, interloqué. Un bruit de portière que l'on claque, un moteur qui vrombit et je compris qu'elle repartait vers son quotidien. J'entrepris d'aller me coucher.

Je dormis mal, très mal cette nuit là, je rêvais d'elle, surtout à son corps et aux trésors qu'elle m'avait fait entrevoir.

Le lendemain dans la matinée, je passais vers Sunset boulevard avec ma Pontiac décapotable. A cette époque c'était à cet endroit qu'habitaient toutes les stars du cinéma. Les maisons construites ici étaient plus belles les unes que les autres. On ne savait laquelle choisir. Je stoppais au cinquante quatre. Rien ne distinguait la propriété des autres environnantes. De grandes grilles en fer forgé, un grand parc avec un gazon bien semé et des taillis de fleurs disséminés ça et là. Au fond une grande maison avec des colonnades de part et d'autres de l'entrée ou trônait une Jaguar, des grandes baies

vitrées ouvertes sur le boulevard. Derrière devait abriter une piscine et un court de tennis comme tous les richards du coin. Je repartis pour me rendre sur Kelvin boulevard. C'était un quartier où logeait pas mal d'imprésario, de producteurs, des sociétés créées pour exploiter le moindre filon du show business. Le cent sept était dans la même veine que ses voisins. Je garais ma bagnole dans un coin et inspectais le hall de l'immeuble. Au septième étage logeait une société nommée Palm Production. Spécialisée dans la fabrication de films pour le cinéma et la télévision. C'était une grosse boîte qui exploitait énormément de films ainsi que des séries télé. Elle travaillait avec la Warner et la MGM fréquemment. Ce type devait gagner pas mal de pognon. J'avais du temps, je pouvais me rencarder discrètement sur lui. J'avais pas mal de relation qui n'attendait que cela.

Effectivement, il était bourré de fric le vieux. Très connu dans le milieu du show business. Une grosse pointure avec une fortune estimée à une cinquantaine de millions de dollars, pas rien pour l'époque. Il s'était mariée, il y avait sept ans à peine, avec une starlette rencontrée sur un tournage. Une superbe créature dénommée Helen Sunder pour le cinéma mais Jane Magnusson pour l'état civil. Ils n'avaient pas eu d'enfant et le vieux semblait le regretter. Un couple sans histoire malgré la grande différence d'âge, plus de vingt ans. On ne savait pas grand chose sur elle. Elle entretenait un mystère sur ses origines ainsi que sur sa famille et sur son entourage. Avant son mariage, on lui connaissait quelques amants de rencontre dans le milieu du cinéma et puis son futur mari. Après plus rien, c'était même bizarre pour certain, une très jolie femme sans aventures, sans amant connu, surtout dans ce milieu complètement pourri. Les rencontres, les couples, se faisaient

et se défaisaient au fil des soirées, des films, des liaisons, de la drogue, du sexe et de l'alcool. Quelques ménages échappaient à ce cycle normal, ils étaient peu nombreux, ils avaient l'air d'en faire partie. Il ne me restait plus qu'à patienter et suivre monsieur Robert Palmer.

Il sortit de son bureau à midi, je le reconnus immédiatement. C'était un homme petit et rondouillard avec des lunettes et un chapeau. Il portait un costume très bien taillé et qui devait coûter fort cher. Il partit aussitôt dans une grande limousine noire avec un chauffeur. La circulation est toujours difficile à L.A à cette heure, c'était la sempiternelle messe des automobiles qui partaient dans toutes les directions pour la pause de demi-journée. Le smog venait à peine de se lever que déjà un brouillard épais et chargé de nombreuses particules se levaient et gagnait la ville. Je n'eus aucun mal à suivre la grosse bagnole dans la circulation chargée. Bientôt, je

m'aperçus qu'on prenait la direction de Pacific palissade, ainsi nommé pour ses nombreux chantiers ceints de cette barrière. L'océan apparut au détour d'une avenue dans mon pare brise. Toujours aussi bleu, toujours aussi envoûtant. Los Angelès était encore à cette époque la ville des anges. On se dirigea vers le bord de mer, puis on suivit la côte pendant un bon moment. Les maisons en construction s'étiraient de part et d'autre le long de la grande plage. Ils y en avaient de magnifiques, la voiture ralentit, amorça son virage, mis son clignotant, j'eus le temps d'apercevoir un grand portail qui s'ouvrait, puis elle s'engouffra dans une belle propriété. Je passais à mon tour en notant l'adresse mentalement. Je garai la voiture à coté d'un chantier momentanément arrêté. Je sortis, il faisait beau, bien qu'un peu frais avec une légère brise qui parfumait l'air ambiant d'une note salée apportée par les embruns.

Je me suis dirigé négligemment vers la propriété où était entré le sieur Palmer. De l'extérieur, on n'apercevait pas grand chose. Pourtant la maison était située en contrebas de la route. Le toit dépassait par endroit et cachait l'immense jardin qui donnait sur la plage. C'était un quartier très coté. Beaucoup de gens riches se faisaient construire une villa donnant sur l'océan à cet endroit depuis que le maire de la ville avait accordé les permis de construire. Les villas se succédaient le long de ce boulevard. Pas une n'affichait le nom de leur propriétaire sur leur boîte à lettres, une sonnette reliait l'extérieur aux occupants, encore faillaient-ils qu'ils répondent. Un chantier situé en hauteur me permit de m'élever encore un peu plus. Mais je ne vis rien de plus de la grande maison. Le mur d'enceinte était très haut et des arbustes cachaient l'intimité de l'endroit. Je résolus de passer par la plage pour tenter d'apercevoir les locataires. C'était une plage magnifique de

sable blanc. Toutes les villas donnaient sur cet espace fabuleux. Elles disposaient toutes d'immenses terrasses et de grandes baies vitrées donnant sur l'océan. Certaines étaient très bien protégées par des haies et des arbustes si touffus qu'on n'apercevait que les ombres furtives des habitants. Celle de Palmer était de celles-ci. Après avoir erré ainsi sur la plage à tenter de percer l'occupation des habitants, je finis par retourner à la voiture. J'avais tout le temps de questionner les gens environnants pour trouver le nom des locataires. Palmer repartit une heure plus tard, avec la même limousine dans la direction inverse. J'avais trouvé un petit bistrot un peu plus loin et j'avais mangé un succulent sandwich. Je décidai de me renseigner sur les occupants de cette villa. Sans aucun effort, j'appris qu'elle appartenait à M. Palmer qui l'avait fait construire il y a peu. Deux jeunes personnes l'occupaient à ce jour. Deux jeunes femmes qui avaient croisé quelques

indigènes des environs. Elles se prénommaient Annie l'une et l'autre, on ne connaissait pas leur nom de famille. Elles se ressemblaient un peu et on avait du mal à les distinguer l'une de l'autre. Deux jeunes filles timides et réservées qui sortaient peu et n'avaient pas de domestique. L'une était la dame de compagnie de l'autre, mais personne ne savait me dire laquelle. J'en savais assez pour la ravissante femme de Palmer. Je repris mes anciennes occupations en attendant la venue de la troublante femme trompée. J'ai repris mes occupations, à savoir un peu de bookmaker pour Walters, histoire de ne pas perdre la main et de rester dans le coin avec mes habitudes, mes potes et les dragues sur les nouvelles du quartier et il y en avait toujours.

Le jour venu, j'attendais dans mon appartement rangé avec soin pour cette occasion. Je n'étais pas sorti comme à